

L'OISEAU DE FEU

Seul, dans le désert, vous vous rappelez ?

« *Quand t'es dans le désert depuis trop longtemps, tu t'demandes à quoi ça sert, toutes les règles un peu truquées du jeu qu'on veut te faire jouer...* ». Ce désert infini, là, devant moi, au pied des cieux. Dans cette plaine des Carpates. Parti. Seul. Tenace. Courageux, ne le pensez-vous pas ? Vous qui m'avez menti si longtemps...

J'ai décidé autrement. D'autres règles, d'autres lois que vous ne connaissez pas. Je suis fort au milieu de la caillasse que je foule, déterminé à traverser, à retrouver le goût du chemin. Adieu la foule, solitude oblige. C'est rude, c'est sec et c'est ce que j'aime : me confronter au paysage, loin de vos bavardages. J'ai enfin osé le faire ; jamais je n'aurais pensé en être capable ! Car incapable, je le suis, n'est-ce pas ? Ne le pensez-vous pas ? Dans ma besace juste un peu d'eau, de graines à partager... Et mon cheval, bien sûr !

Cela fait plusieurs jours que je voyage et c'est le premier troupeau, d'étranges animaux... Plus loin, on dirait qu'il s'agit d'un homme : un autre, alors ? Mais non, là, au fond de la plaine, le meneur vole à contre sens des nuages. Son regard scintille et me nargue : il est vilain, cet être ! A son approche, la course du ciel s'accélère. Le vent s'est levé et les bêtes s'affolent ; il y en a de plus en plus. Ce bétail secoue le désert tout entier. Poussière et tremblement de terre.

J'implore Dieu, planqué au fond de la voûte bleue : tu vas m'aider, n'est-ce pas ? Cesser de m'abandonner, les faire reculer ? Ils vont reculer ! Tu sais que je suis le plus fort, le plus vaillant de toute cette confrérie ? Tu es avec moi, je le savais. Je peux quitter ma monture et l'accueillir. Oui, tendre les bras à cette créature, espèce de cigogne géante, démente, béante, me laisser prendre, emporter. Suspendue à elle, je vais faire le plus beau et le plus grand voyage.

Je vole, abandonnant les bêtes assoiffées et prostrées. Je le fais ! Je traverse les nuages, sous les trombes d'eau : drôle d'atmosphère. C'est bon. Je dégouline...

La cigogne s'étire, se fait de plus en plus forte et, d'un coup de bec, me propulse sur l'une de ses ailes. Je m'y accroche, assourdi par un hurlement de joie au contact de mes doigts sur ses plumes. Le mur de nuages tremble et s'ouvre à nous. Tu m'as choisi, n'est-ce pas ? Tu as su que je n'étais pas conforme et que là-haut, près de toi, derrière ce bleu des cieux, j'aurais peut-être droit à une petite part. Je le savais moi-même, mais je ne pouvais pas leur dire. Ils ne m'auraient pas cru, ils ne me croient jamais... D'ailleurs quand je vais leur dire d'où je viens, ils ne me croiront pas. Ils ne diront rien, mais je sais déjà leur sourire sarcastique et ironique.

Tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ? Tu leur diras toi, qui je suis : mes combats, mes espoirs, mes défaites, mes joies... Le ciel s'est assombri et les nuages s'amoncellent ; l'oiseau fou commence à peiner et se cogne, perd le contrôle. Serais-tu en train de capituler ? Me laisserais-tu de nouveau errer dans ce désert de

pierre ? Je ne peux le croire et pourtant tout m'indique que c'est peut-être le cas !

La faim. Oui j'ai faim, extrêmement faim. Alors je mords, j'arrache un morceau de chair à cet animal volant qui plonge dans la pénombre. La viande est chaude et tendre, elle me redonne des forces et le combat va pouvoir reprendre. Je me débats de nouveau pour comprendre cette mascarade. J'entends le bétail qui hurle et j'aperçois des carcasses sur le sol. Un cri strident jaillit du bec géant du volatile, tandis que je tombe au milieu de cadavres soumis aux gestes d'humains, leurs mains ensanglantées en train de dépecer les bêtes.

Le château de nuages n'est plus. Tu m'as de nouveau abandonné. Des yeux s'approchent de moi, suspicieux. Où étais-je encore passé ? Je me débrouillais toujours très bien pour ne rien faire et laisser le sale boulot aux autres. Incapable que je suis, n'est-ce pas ? Cette fois, c'en était trop, j'allais agir une bonne fois pour toutes. Laisant les uns, puis les autres, quitter les lieux. Enfin seul dans ce couloir de la mort...

J'implore l'oiseau de feu qui, de son souffle puissant, embrase l'abattoir que je quitte à jamais, laissant derrière moi le chant des flammes pour rejoindre ce ciel que tu m'avais promis.

Christine Sonrier